

## LA SATIRE POLITIQUE DANS LES DENTS DU TOPOGRAPHE, PREMIER ROMAN DE FOUAD LAROUÏ

BOUDIAB Adil

[adil.boudiab@yahoo.fr](mailto:adil.boudiab@yahoo.fr)

Université Abdelmalek Essaâdi, Maroc

**Résumé :** le présent article a pour objet de projeter la lumière sur la manifestation du discours satirique dans la littérature marocaine d'expression française. Aspect souvent négligé par les critiques quand il s'agit de cette littérature, celui-ci s'y incruste depuis la parution des tout premiers romans marocains francophones tels *Le passé simple* de Driss Chraïb. *Les dents du topographe*, premier opus de l'écrivain marocain Fouad Laroui, s'inscrit dans cette lignée. L'auteur y dénonce maints travers et ceux qui se rapportent à la politique occupent une place considérable ; raison pour laquelle nous avons jugé judicieux de nous pencher davantage sur ce domaine.

**Mots-clés :** satire, politique, attaque, dénonciation, dévalorisation.

**Abstract:** this article leads to approach the satirical discourse in Moroccan French-speaking literature, an aspect often overlooked by critics when it comes to this literature, even if it was present in the first Moroccan French works as Driss Chraïbi's *Le passé simple*. *Les dents du topographe*, Moroccan writer Fouad Laroui's first opus, is a quintessential satirical work where the author denounces many defects, especially those which relate to politics. For this reason, we thought it advisable to focus our analysis on this area.

**Key-words :** satire, politics, attack, denunciation, devaluation.

## Introduction

La satire est une notion complexe étant donné qu'elle est considérée à la fois comme un genre littéraire et un mode d'écriture<sup>1</sup>. Généralement, elle est « prise pour une attaque moqueuse et virulente, et le satiriste pour un être de passion poussé par son indignation » (Duval et Martinez, 2000, p.164). La satire est un aspect inhérent à la littérature marocaine francophone même s'il est rarement soulevé par les critiques et les théoriciens quand il s'agit d'aborder cette littérature. Les premiers romans marocains écrits en français témoignent bel et bien de cela. Rappelons dans ce contexte la critique moqueuse et acerbe que Driss Chraïbi fait subir aux diverses tares sociales dans *Le passé simple*, ce qui lui a valu d'être fustigé par la société marocaine à l'époque et d'être accusé de jouer le jeu du colonisateur<sup>2</sup>. Aussi avons-nous les passages ironiques qui s'invitent subtilement dans *La boîte à merveilles* d'Ahmed Sefrioui à l'instar de celui où il vilipende les charlatans qui exploitent l'ignorance et les croyances superstitieuses des gens pour en tirer profit :

« Brusquement, les femmes cessaient d'avoir recours à des philtres [sic] d'amour, se préoccupaient moins de leur avenir, ne se plaignaient plus de leurs douleurs des reins, des omoplates ou du ventre, aucun démon ne les tourmentait. La Chouafa<sup>3</sup> choisissait ces quelques mois de trêve pour s'occuper de sa santé propre. Elle se découvrait des maux que sa science ne pouvait réduire »

(Sefrioui, 2006, p.5).

L'un de ses domaines les plus convoités est la politique tel que le précise Matthew Hodgart dans son ouvrage : « Les plus pressants des problèmes qui se posent à nous quand nous fermons un livre ou quittons le théâtre sont, en fin de compte, des problèmes politiques ; ainsi, la politique est-elle le sujet le plus évident de la satire » (Hodgart, 1969, p.33). Certes, la situation politique de par le monde est le plus souvent sujette à de fortes critiques en raison de plusieurs facteurs (hypocrisie

---

<sup>1</sup> Comment cerner la satire qui évoque à la fois un genre et un mode, un moyen et un but, une convention littéraire et une façon très personnelle de considérer le monde et les hommes ? (Geysant et al, 2000, p.26)

<sup>2</sup> En dénonçant, dans un récit violent et cruel, les tares et l'archaïsme de la famille patriarcale que Driss déserte pour la France, le romancier semble donner des armes au colonisateur (Bonn et Garnier, 1997, p.213).

<sup>3</sup> Voyante en dialecte marocain

des dirigeants, abus de pouvoir, décisions souvent aléatoires et qui ne correspondent pas aux attentes de la populace, ...). Ceux-ci déçoivent constamment le peuple et le mettent mal à l'aise, ce qui pousse ce dernier à réagir via différentes formes de contestation (manifestations, sit-in, pétitions, ...). L'une de ces formes de contestation et de prise de conscience la plus prisée est, sans contredit, la satire : « *Si la satire politique est aujourd'hui redoutable [...], c'est en permanence qu'elle informe des millions de citoyens des turpitudes réelles ou supposées de leurs représentants* » (Coullomb-Gully, 2001, p.115).

Au Maroc, la situation politique n'a rien à se faire envier, ce qui fait que la satire politique prend de l'ampleur et s'étend à toutes les formes d'expression contemporaines, notamment les réseaux sociaux. Bien qu'elle soit assez rare, voire inexistante dans les médias audio-visuelles, elle est très fréquente en littérature. Ainsi l'intérêt principal de cet article sera de mettre en avant la pratique de la satire, en particulier celle qui porte sur la politique, dans la littérature marocaine francophone. Aussi envisageons-nous de démontrer que cette littérature opte pour d'autres formes d'écriture contestataire excepté celle qu'on lui connaît et « *dont les caractéristiques sont la violence et la subversion* » (Bonn et Garnier, 1997, p.214). Pour ce faire, *Les dents du topographe* de Fouad Laroui, dont les écrits regorgent de critiques des dérives que connaît ce domaine dans son pays, nous servira de corpus. Nous procéderons par l'identification et l'analyse des marqueurs de subjectivité propres au dispositif énonciatif satirique et qui permettent de transposer le discours critique cru et direct en un autre burlesque et ludique. Ceux-ci se manifestent généralement à travers les tropes (la synecdoque, la métaphore, l'hyperbole, ...), un lexique évaluatif (dépréciatif et dégradant et qui relève souvent du registre vulgaire) et une variation de la tonalité (entre ironique, polémique, sarcastique et comique).

#### **4. Les discours redondants des politiciens**

L'hypocrisie et les promesses ne jamais tenues des dirigeants ainsi que leurs fameux discours tautologiques sont au cœur de la satire politique

marocaine. Des dirigeants qui rêvent du pouvoir, et rien que du pouvoir, même aux dépens du bien-être du peuple. Leur stratégie fondamentale est le mensonge : nous sommes venus vous libérer de la prise d'untel qui, lors de sa période de gouvernance, vous a privés de vos moindres droits ; une nouvelle ère commence avec nous qui œuvrerons pour vous garantir une vie digne et décente... alors qu'en réalité la seule chose qui compte à leurs yeux est le maintien du pouvoir pour subvenir à tous leurs intérêts comme l'explique Rim Khouni Messaoud : « *Quand on a été au pouvoir, on fait tout et on est prêt à tout pour le garder, on peut recourir à toutes sortes de ruses et de "magouilles", de mensonges, et commettre des atrocités, et c'est aujourd'hui le cas dans le monde arabe* » (Messaoud, 2011).

Fouad Laroui, dans le premier chapitre de son roman, stigmatise bel et bien ces discours devenus redondants et ridicules. Pour ce faire, il se sert d'un évènement qui a marqué l'histoire du Maroc moderne à savoir le coup d'état de Skhirat, perpétré par les Forces Armées Royales en 1971 contre le régime de feu Hassan II. L'auteur, par souci de réalisme, établit un rapprochement minutieux entre la société de la diégèse et celle du référent afin de décrire la situation telle qu'elle a été vécue par le peuple marocain.

Il présente les faits via le regard du narrateur, représenté par un « je » fictif lui permettant d'adopter le statut de *personae* satirique<sup>4</sup>. En rentrant à la maison en compagnie de son père Kader, il commence par décrire « *le spectacle insolite d'une rue en plein jour* » (Laroui, 2012, p.12). Son père était aussi surpris que lui. L'étonnement des deux personnages est justifié par l'agitation et le dynamisme que connaissent les rues et les quartiers marocains pendant presque toute la journée. À l'arrivée, son frère cadet les a reçus en brandissant un poste de radio qui diffusait l'actualité. L'information était en arabe, langue incompréhensible est peu appréciée du personnage principal, élève de la mission française : « *Moi, élève studieux de la Mission Universitaire et Kulturelle française, je n'avais que mépris pour cette langue à laquelle collait un parfum de misère* » (Laroui, 2012, p.12). À la radio,

---

<sup>4</sup> Tout écrit satirique implique la présence d'une *personae* qui constitue le masque du satiriste, son porte-parole.

le porte-parole de l'armée annonçait que les Forces Armées Royales avaient pris le pouvoir :

Au peuple opprimé... les glorieuses forces armées de la nation se sont résolues à prendre le pouvoir, au terme d'une longue réflexion sur la situation catastrophique qui prévaut dans notre pays. Nous œuvrerons dans l'intérêt de tous pour le maintien de la démocratie et du progrès social, à une époque où ces valeurs sont bradées au profit de la tyrannie et des exploités du peuple. Nous œuvrerons pour l'élévation rapide du niveau de vie du peuple, devant lequel nous serons responsables. Notre politique étrangère sera celle que commandent la raison et le cœur, à savoir une stricte indépendance et le respect de l'indépendance d'autrui, une participation positive et féconde à l'élaboration et à la protection de toutes les chartes et conventions qui visent l'instauration de la paix universelle et du bien-être de l'humanité.

(Laroui, 2012, p.14)

Via cette allocution grandiloquente, Laroui démontre que les discours politiques ne sont que des paroles creuses et répétitives qui jouent sur une démagogie basée sur des idéologèmes du type « peuple opprimé », « maintien de la démocratie et du progrès social », « élévation du niveau de vie du peuple », Le personnage principal, ne comprenant pas l'arabe, a traduit crédulement ces paroles comme suit :

Au peuple opprimé (et qui le restera) ... quelques traîneurs de sabre ont imaginé de prendre le pouvoir, au terme d'une réflexion, nocturne et imbibée d'alcool, sur les possibilités de devenir calife à la place du calife et s'en sortir vivant. Nous œuvrerons dans l'intérêt de quelques-uns pour le maintien des choses telles qu'elles sont et l'édification de superbes villas. Nous œuvrerons pour l'élévation rapide de notre niveau de vie ; que les autres se débrouillent ! Notre politique étrangère sera celle que commanderont la CIA ou le quai d'Orsay. Nous respecterons mollement toutes les chartes et conventions. On nous pardonnera bien quelques petites guerres juteuses pour un gendre ou un beau-frère marchand de canons.

(Laroui, 2012, p.15)

Cette traduction, aussi naïve qu'elle en a l'air, est porteuse de la vision de l'auteur sur ce qu'est un vrai discours politique. La parodie de ce sermon riche en paraboles a créé une distanciation critique dévoilant ainsi les véritables intentions que cachent ces prêches éloquentes. Le comique dont Laroui s'est servi pour la dimension satirique a abouti à une opposition dérisoire *réalité / représentation* que nous pouvons expliquer de la sorte : rien ne changera à la situation du peuple opprimé et qui le restera même après le coup d'état. « Les

glorieuses forces armées de la nation » ont été rabaissées pour se muer en « quelques traîneurs de sabre ». Les intérêts personnels continueront de primer sur ceux du peuple et la subordination aux lois dictées par les Régimes extérieurs sera toujours de mise. La suite des évènements n'aura pas un grand impact sur le milieu du narrateur :

- Qu'est-ce qu'il a dit ? Demandai-je.

- Des mots, des mots... dit Kader, qui m'en traduisait la substance. Ce... ce discours [...] il a bien fallu que quelqu'un l'écrive. C'est un homme, un homme seul qui l'a écrit. Peut-être est-il sincère... peut-être a-t-il de bonnes intentions... mais ce sont des dizaines d'hommes qui ont pris le pouvoir. Tu comprends... qu'est-ce que ça peut leur faire tous ces mots ? Ce ne sont que des mots.

(Laroui, 2012, pp.15-16)

Les citoyens, habitués à ce genre de sermons, savent d'emblée que toutes ces promesses ne dépasseront pas le stade de paroles prononcées à tort et à travers par un individu qui ne les a même pas écrites et dont il ne connaît sûrement ni le sens ni la portée. Ceci traduit un manque de confiance à l'égard d'une élite politique que l'auteur ne manque pas de satiriser non plus.

## 5. Les politiciens, une élite dénigrée

Les dirigeants constituent une cible non négligeable du domaine de la satire politique pour Fouad Laroui<sup>5</sup>. Dans le roman, l'auteur prend pour cible un personnage dénommé Asslane et en fait le symbole du politicien corrompu tel qu'il est représenté dans l'imaginaire collectif des Marocains à cause de sa moustache et de son ventre<sup>6</sup> : « *La porte du cachot s'ouvrit et laissa passer d'abord un ventre énorme, puis une trogne moustachue que je ne connaissais que trop. C'était Asslane* » (Laroui, 2012, p.20).

---

<sup>5</sup> La politique est souvent le domaine dans lequel les auteurs de la satire excellent dans l'art de la dénonciation et de la raillerie, car Les principales cibles sont les hommes politiques qui n'inspirent pas confiance aux auteurs de la satire (Moukete, 2011, p.47).

<sup>6</sup> Dans les écrits de Fouad Laroui, tous les personnages corrompus sont ventrus et moustachus. Pour lui, ces traits physiques sont le symbole de la niaiserie qui ajoute à l'amertume du quotidien des citoyens : « Cette bêtise, il faut lui reconnaître l'honnêteté de s'annoncer de loin, soucieuse qu'elle est d'arborer partout et toujours le même uniforme : bedaine conséquente, cul à proportion, et surtout, la moustache qui signale l'homme, le vrai, le rajel [homme en dialecte marocain], couillu à souhait » (p.112).

L'auteur a usé de la synecdoque centripète <sup>7</sup> pour réduire le personnage d'Asslane à ses membres du corps les plus saillants (le ventre et la moustache), insinuant de la sorte que toute sa personne se limite à un physique aberrant. La suite de la description ne fera qu'ajouter à la dégradation de celui-ci : « *La poignée de main de ce débris était molle. Sa figure aussi. Son apparence... Mais à quoi bon ? Pourquoi décrire cet imbécile ?* » (Laroui, 2012, p.21) Le constat est qu'Asslane concentre moult défauts qui font de lui une caricature ridicule. Ceux-ci sont tellement multiples que le narrateur juge inutile de s'attarder sur leur énumération. La mollesse de sa main et de sa figure crée un fossé entre l'image qu'il cherche à se donner de lui (dur et redoutable, ce qui justifie son recours à la violence physique et verbale) et sa véritable nature. La déformation de cet homme passe aussi par les proportions disparates de quelques membres de son corps : « *ses bras trop petits, son ventre trop gras* » (Laroui, 2012, p.38). Qui plus est, même ses gestes font de lui un objet de risée : « *Il voulut me gifler, mais sa veste était trop serrée, ses bras trop petits, son ventre trop gras. Il me rata, tourna sur lui-même et s'effondra sur la paillasse* » (Laroui, 2012, p.38). Laroui dans ce passage joint le comique de situation (la chute burlesque) au comique de caractère (la description cocasse qui repose sur l'amplification du ventre et le rétrécissement des mains) en vue de couronner le ridicule dans lequel il submerge sa cible. Pour pousser le grotesque à son paroxysme, l'auteur fait fi des éthiques linguistiques et recourt à la notion du *bas corporel* qui « *consiste à avilir et salir la victime en faisant intervenir aussi l'obscénité, sous deux formes principales : la pornographie et la scatologie* » (Tillier, 2012, p.266). « *Il déboutonna sa braguette et en sortit une verge grisâtre et fripée qui ressemblait à un vieil escargot. Il prit dans son porte-monnaie un billet de dix dirhams et l'enroula autour de son morceau de chagrin* » (Laroui, 2012, p.27)

Asslane, cherchant à intimider le narrateur, exhibe son appareil génital que ce dernier décrit de manière risible « *une verge grisâtre et fripée* » et faussement pathétique « *son morceau de chagrin* ». Le registre familier

---

<sup>7</sup> La synecdoque centripète représente le tout par une de ses parties les plus insignifiantes (Duval et Martinez 2000, p.195).

« trogne », « fripée » accentue davantage ce grotesque et traduit un manque d'estime, même du côté linguistique, à l'égard du personnage.

Moralement, il est affublé d'un portrait honteux. Le personnage est dépourvu de toutes les qualités susceptibles de plaire. Outre son analphabétisme : « *Pourquoi Asslane s'était-il lancé dans la politique, lui qui savait à peine lire et dont la signature se limitait à une petite étoile et un point ?* » (Laroui, 2012, p.24) il ne dispose ni d'attraits séducteurs ni de compétences requises : « *Le plus borné de ses concitoyens pouvait encore entrevoir la nullité d'Asslane, homme sans talent, sans charme, sans argent* » (Laroui, 2012, p.21). Toutes ces imperfections poussent le lecteur à s'interroger sur les voies qu'il a empruntées pour devenir député d'une ville qui se plie à ses caprices. Néanmoins, il serait judicieux de se poser la question suivante : qu'est-ce qui justifie tant de hargne de la part de l'auteur à l'égard des politiciens ? Tout simplement parce qu'à ses yeux, ils font tous figure de fantoches de l'Etat<sup>8</sup>, Asslane entre autres :

Aux élections suivantes, avancées sans qu'on sût pourquoi, les électeurs apprirent avec stupéfaction qu'il existait un parti d'Asslane. Ce parti était d'ailleurs une curiosité du point de vue de la science politique : il n'avait ni charte, ni programme, ni membres, ni permanences, ni même un nom. Pour la bonne règle, un sigle devait bien avoir été déposé auprès de quelque administration, mais personne ne le nomma jamais autrement que « le parti d'Asslane », ce qui suffisait à le discréditer. [...] La création d'un parti fantoche, un de ces partis qui fleurissent à chaque élection pour abuser le gogo. Fallait-il que le gogo de cette saison-là soit tenu en piètre estime ! D'ordinaire, ces partis ne servaient qu'à dissiper les voix, afin que le candidat officiel pût être élu, fut-ce avec les seules voix de sa maman et de sa bonne. Mais cette année-là, il fut décidé en haut lieu qu'un petit frisson démocratique allait parcourir l'échine du bon peuple : dans quelques villes, l'un ou l'autre des partis fantoches gagna les élections. Chez nous, ce fut Asslane.

(Laroui, 2012, pp.23-24)

Laroui dévoile ici l'une des manigances électorales qui poussent les citoyens éveillés à s'abstenir de voter. Il importe de rappeler ici que ce n'est pas Asslane, l'analphabète, qui a pris la décision de se présenter aux élections. L'image du fantoche qui « *semble gouverné de l'extérieur, se plie aux conventions sans même y avoir réfléchi et tente de les imposer aux autres* » (Michel, 2009, p.148) que

<sup>8</sup> *Le fantoche est un personnage type dans les écrits satiriques. Ce terme « désigne une personne qui n'a pas de consistance intellectuelle, qui ne pense pas par elle-même et n'a aucune personnalité propre » (Michel 2009, p.148).*



nous avons attribué au personnage est bel et bien confirmée dans ce passage. Il est de coutume que, pendant la saison de vote, l'on crée un ou plusieurs partis fantoches afin de donner l'illusion de la concurrence entre les candidats. Cependant, il arrive que, à la surprise de tous, l'un d'eux remporte les élections. Outragé par cette rouerie, l'auteur la tourne en dérision en métaphorisant le parti qui détient toujours la première place, et qui croit crûdement à la course honnête au pouvoir, par un terme familier et peu sérieux « le gogo »<sup>9</sup>. Qui plus est, les électeurs qui votent pour le fantoche sont des gens qui ont peu de poids « sa maman et sa bonne » et qui ne le font que pour la forme.

## **6. Les élections, pourquoi faire ?**

Au Maroc, les élections législatives et communales tiennent lieu tous les cinq ans. Les électeurs sont appelés aux urnes afin d'élire leurs représentants en votant pour le parti de leur choix (un choix difficile à faire vu que la scène politique marocaine compte à peu près trente-six partis). Et comme le veut la coutume, chacun d'entre eux exhibe un programme électoral prometteur et tentant, quoique la ressemblance entre eux soit assez frappante. Si l'écrivain marocain satirise les élections, c'est parce qu'il se pose des questions pertinentes qui émanent de la conscience collective d'un bon nombre de Marocains : pourquoi les citoyens continuent de voter si la situation ne s'améliore guère et pour des candidats qui s'obstinent à présenter les mêmes programmes électoraux ? La réponse à cette question nous vient d'un chapitre intitulé *Jour de vote*.

Le narrateur a été affecté en tant qu'infirmier dans le dispensaire du village d'Ahssen. Durant son passage dans ce village aussi méconnu que négligé, il lui arrive d'assister au jour de vote qu'il considère comme une journée de rupture de la monotonie dans laquelle baignent les villageois : « Il n'est pas fréquent que tant de femmes se trouvent dans la rue en même temps. Elles

---

<sup>9</sup> *Quelqu'un que l'on peut tromper facilement.*

semblent fatiguées, enlaidies et sans espérance » (p.29). Deux candidats se disputent la première place : un dénommé Sekkat, que personne ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, et un instituteur :

J'aimerais pouvoir décrire un homme, un individu, mais Sekkat, ce n'est qu'un nom. Personne ne l'a jamais vu. Il n'habite pas à Ahssen. Certains doutent en silence de son existence. Si l'on va voter pour un ectoplasme, c'est sans rapport avec une opinion ou un point de vue, c'est pour une paire de souliers, par exemple, ou un gant, que les acolytes de Sekkat, venus d'ailleurs, promettent à quiconque aura bien voté, et en aura apporté la preuve. L'autre candidat, l'instituteur, est un barbu substantiel mais il n'offre rien. Il peut bien payer de sa personne, ou s'époumoner devant des chaises vides, ou invoquer d'autres barbus théoriciens. Qui s'en soucie ? La paire de souliers est irréfutable.

(Laroui, 2012, pp.81-82)

Les électeurs ont voté pour Sekkat bien que personne ne le connaisse. Il est même probable que cet individu n'existe pas et n'ait même jamais existé. Mais la motivation des villageois se résume à une promesse sans valeur. Laroui nous présente l'image d'un candidat au programme électoral farfelu « une paire de souliers » et qui exploite la pauvreté et l'ignorance des gens pour remporter les suffrages. Voter en contrepartie d'un gain insignifiant est une réalité sociale qui a été vilipendée par nombre d'écrivains marocains, notamment Lotfi Akalay : « *Souvenez-vous, il n'y a pas si longtemps plus d'un candidat se faisait élire à coup de tajines et de couscous, alors qu'aujourd'hui, c'est terminé ; il faut de l'argent* » (Akalay, 2003, p.10).

Le constat est que les deux auteurs s'accordent sur l'inutilité du vote vu qu'ils estiment qu'élire un représentant à la base d'un gain ridicule ne fait qu'ajouter à l'absurdité dans laquelle patauge le domaine politique dans leur pays. Aussi insinuent-ils que, si des dirigeants corrompus détiennent le pouvoir et gèrent déraisonnablement les affaires de l'État, c'est en grande partie à cause des citoyens qui, inconscients de l'ampleur de leur acte, contribuent davantage à la dégradation de la situation politique.

## Conclusion

En guise de conclusion, nous voudrions rappeler que l'intérêt principal de cet article est de mettre en évidence la pratique de la satire dans la littérature marocaine francophone, notamment celle qui concerne le domaine de la politique. *Les dents du topographe* de Fouad Laroui nous a servi de corpus d'analyse afin de mieux étayer nos propos. Il convient donc de souligner que, de toute évidence, le satiriste marocain semble excédé par les dérives que connaît ce domaine dans son pays. De plus, tout porte à croire qu'il ne porte nullement la classe politique dans son cœur. Cette dernière est dénigrée à cause de sa malhonnêteté, sa sournoiserie, son avidité et son arrivisme. La dévalorisation satirique est la technique qui a permis à Fouad Laroui de déverser, à bon escient, sa colère sur cette dernière. Cet acharnement est justifié par les divers écarts, et gestionnaires et comportementaux, desquels cette élite fait montre et dont nous avons cité des exemples pertinents.

## Références bibliographiques

- Akalay, L. 2003, *Élections. Nouvelles de Tanger*, Tanger, Kawkaba.
- Bonn, F. & Garnier, X. (1997). *Littérature francophone. Tome 1 : Le Roman*. Paris, Hatier et AUPELF-UREF.
- Coullomb-Gully, M. (2001). *La démocratie mise en scène*, Paris, CNRS Editions.
- Duval, S & Martinez, M. (2000). *La satire : littératures française et Anglaise*, Paris, Armand Colin.
- Geyssant, A & al. (2000). *Le comique*, Paris, Ellipses.
- Hodgart, M. (1969). *La satire*, Paris, Hachette.
- Laroui, F. (2012). *Les dents du topographe*, Casablanca, Le Fennec.
- Messaoud, R, K. (2011). Les dirigeants arabes ont-ils réellement "compris" ?, *Le Monde*, [En ligne] consultable,

URL : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/07/12/les-dirigeants-arabes-ont-ils-reellement-compris\\_1546668\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2011/07/12/les-dirigeants-arabes-ont-ils-reellement-compris_1546668_3232.html)

Michel, A-C. (2009). La satire mussetienne comme préfiguration de la désespérance, [En ligne] consultable, URL : [http://www.literaturacomparata.ro/Site\\_Acta/Old/acta7/7\\_michel.pdf](http://www.literaturacomparata.ro/Site_Acta/Old/acta7/7_michel.pdf)

Moukete, F. (2001). Le discours satirique dans les "Mémoires d'outre-tombe" de Chateaubriand, Paris, Université Paris-Est.

Sefrioui, A. (2006). La boîte à merveilles, Casablanca, La Librairie des **Écoles**.

Tillier, B. (2012). La caricature : une esthétique comique de l'altération, entre imitation et déformation. *Esthétique du rire*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, pp. 259-275.